

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 17 (1865)

Artikel: Souvenirs d'Italie : Pompéi
Autor: Krieg, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684305>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SOUVENIRS D'ITALIE.

Pompéi,

par M. A. KRIEG.

O murs de Pompeïa, poétique séjour,
Lieu saint et vénéré qu'habita tour à tour
Tout ce qui fut grand dans le monde,
Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour.
Pas une voix qui me réponde,
Que le bruit plaintif de cette onde
Où l'écho réveillé des débris d'alentour !

LAMARTINE.

Tout voyageur rapporte avec lui, à côté de ses souvenirs et impressions, le besoin souvent ridicule d'en accabler les alentours et la postérité ; notre siècle est inondé de pareils livres. Heureusement que beaucoup d'écrivains paient leur caprice d'être auteurs en croupissant dans l'oubli. — Ce caprice, je le comprends, je l'aurais partagé même, si une petite expérience ne m'avait convaincu qu'il est presque sans fruit. En effet, jamais description, même simple et vraie, n'a donné une juste idée des merveilles dont la main de la Providence a semé le monde. Je me souviens d'avoir, enfant encore, voyagé en imagination dans les contrées fortunées qu'il m'a été donné de parcourir depuis en réalité. Mais Rome réelle n'a pas ressemblé à la Rome des poètes et des voyageurs. — Florence que j'ai rêvée quand l'histoire me parlait des Médicis, n'a point répondu à mon idéal. — Naples, que moi aussi, j'ai désiré voir pour pouvoir mourir, a été un monde inconnu pour moi. — Jamais description n'a mis sous mes yeux le Vésuve, tel que je l'ai vu dix jours de suite voilé de sa propre fumée, en éclairant la nuit, et Sorrente même s'est trouvée tout autre que je l'ai jadis vue, parcourue, aimée en imagination avec le poète italien qui y composait sa *Jérusalem délivrée*, et notre poète qui y pleura sa Graziella.

Avec cette expérience, j'eusse dû renoncer à vous parler un instant d'une des merveilles de la terre classique, craignant à juste titre de ne vous en donner qu'une vague idée ; je le sais, aussi, mettant de côté la vanité d'écrivain, je ne serai qu'un conteur de quelques moments, trop heureux s'ils sont favorisés de votre attention.

Etant à Pompéi le 18 octobre, fatigué presque d'avoir tant vu et admiré, j'ai pensé à vous et j'ai regretté ! Quoi ? hélas ! l'impossibilité dont j'ai parlé, c'est que rien ne puisse suppléer la présence, et que la parole soit aussi impuissante ! en un mot qu'il faille l'intention réelle ou sensible. Cette douleur est bizarre — mais vous me la pardonnerez facilement — je n'eusse point regretté pour vous si la distance m'avait rendu égoïste. — Néanmoins j'ai noté pour vous ce qui a le plus fait battre mon cœur, et je vous donne ici ce qui vous a été destiné sur les lieux. — Encore une remarque. Assez de livres vous instruiront des faits, des détails d'histoire, d'antiquités, d'art, que sais-je encore ; assez d'auteurs vous assommeront sous un fatras archéologique et leurs conjectures sans fin. — Pardonnez si l'imagination l'emporte, et si, au lieu de détails accumulés comme dans un musée, je vous donne un tableau. Un tableau de Pompéi ! Puisse un trait de la magie des lieux que je voudrais décrire, animer mes pinceaux.

I.

Voir Naples et mourir. Le proverbe italien, emphatique comme le peuple qui aime à le répéter, a du vrai pourtant. C'est avec une ivresse sans pareille, et le sein bouillonnant de sensations tumultueuses, qu'un homme du Nord salue Naples et son golfe. Mais nul ne sent mieux le contraste que l'infortuné jeté dans un pays sans nature et sans art, où la nature n'a que des sapins et l'art que des monts.

Pour celui qui n'a vu encore ni l'Espagne des Maures, ni les mosquées de Constantinople, ni les hauts palmiers d'Oran ou de Bône, Naples est un monde tout nouveau. On me l'a

dit, et je l'ai vu — Florence, Rome — et cela n'est pas le midi — on le pressent, dit M^{me} de Staël, mais on n'en a pas l'enchantement ! A Naples tout est du midi, ciel et mer — terre et teinte — habitants et végétation. — L'horizon est de feu, les montagnes lointaines sont violettes — la mer est noire ou étincelante — les nuits tièdes sont embaumées — les vastes forêts d'orangers enivrent la vue et l'odorat — le palmier se balance au bord des flots et se marie au myrte et à l'olivier — le cyprès s'élève haut et droit comme un peuplier — l'aloës, aux feuilles aiguës et larges, forme des haies de hauteur d'homme, le cactus, sauvé à grand'peine du froid de nos étés, y élève ses tiges et ses feuilles luxuriantes comme un grand arbre. — Rien n'imprime un cachet original à un paysage comme la végétation ! Ajoutez-y les costumes. Oh ! que j'eus de joie d'y retrouver ceux des peintres — ceux de Léopold Robert, comme à Rome j'aimai à revoir des paysans romains sur leur petit cheval noir et ardent, ou sur leur buffle pesant et velu, au chapeau fièrement posé sur l'oreille, à la barbe noire et au teint bronzé ! au vêtement jeté sur l'épaule avec coquetterie, au fusil en bandouillère et aux grandes guêtres de cuir. Dans la campagne de Naples quel costume pittoresque ! La saison un peu avancée avait vêtu le lazzaron de son caleçon et de sa veste trouée, qui lui donne l'air d'un roi, tant il sait la dresser avec fierté — quelques-uns, surtout les enfants, se contentaient encore du vêtement que leur fit la nature — le bonnet phrygien, rouge éclatant, pend sur leur chevelure de jais, et ces bras nus et bronzés, ces jambes musclées, montrent le peuple roi même sous ses haillons. L'aspect général de ces populations imprime à tout le pays un cachet spécial. Sous un ciel doux et clément, elles vivent pour ainsi dire toujours sous la voûte du ciel ; l'habitation n'est guère que pour les nuits de la saison pluvieuse ; la classe des pêcheurs vit dans la barque ou sur le chaud sable des rivages ; les artisans de toute espèce travaillent en plein air ; une promenade d'une heure au milieu de tous ces groupes fait mieux connaître la vie du peuple, qu'un séjour d'un an ne dévoile le

nôtre. — Et ce n'est parmi ce peuple vif et pourtant débonnaire, noble, mais abruti par l'esclavage, courageux, mais maté par une armée permanente de 150,000 soldats — ce n'est au milieu de ce peuple pauvre et ruiné par 80,000 prêtres fainéants et pourtant heureux de sa sobriété et de l'inépuisable fertilité du sol, — ce n'est, dis-je, que gestes presque frénétiques, que pantomimes expressives, — ce sont des torrents de paroles harmonieuses comme de la musique, — ce sont des cris et des rires inextinguibles sur des visages profondément mélancoliques — et par-ci par-là, au son des mandolines et du tambourin, la tarantelle avec les castagnettes au son âpre et cadencé. Qu'on ne croie pas qu'en ceci la ville diffère de la campagne. Non ; les rues les plus propres, les quartiers semés de palais offrent le même coup-d'œil que les cent villages échelonnés le long de ce golfe admirable, qui mesure 82 lieues depuis les deux caps qui le terminent.

La campagne, c'est-à-dire les bords du golfe en dehors de la ville aux trois lieues de long, a 600,000 âmes et au bruit fantastique et continu, la campagne offre en général un aspect désolé. N'était-ce la mer qui embellit tout et les forêts de citronniers et d'orangers qui font oublier les ruines, on se croirait dans un pays dévasté. — C'est que nous foulons un sol volcanique, des terres déchues aux différents âges par des soulèvements affreux et des volcans destructeurs, dont un seul est resté, géant colossal au milieu de la plaine, au bord de la mer, la tête en feu, les flancs tour à tour verdoyants de vignes et gris de laves, les pieds baignant dans la plus belle mer du monde et recouvert de villages construits sur les villes englouties.

POSITION DE POMPÉI.

C'est au milieu de ce paysage que je voudrais mettre sous vos yeux d'une manière vivante, que gît Pompéi. Essayons de nous faire une idée précise de sa position. Le golfe de Naples peut être comparé à une découpage en demi-cercle dans la longue presqu'île italique ; il est entre celui de Gaète

au nord, au midi celui de Salerne ou de Pœstum. — Le cap Misène forme la pointe du golfe au nord. Au delà de ce cap, la grande île d'Ischia, aux mœurs et aux costumes grecs, paraît comme un grand navire à l'ancre, sous les flancs duquel s'abrite Procida, toute découpée de golfes riants et toute couverte de citronniers. Vis-à-vis, à 6 lieues au moins, s'avance le long promontoire de Sorrente, qui ferme le golfe du côté de la Sicile ; en avant de ce promontoire, Capri s'avance comme une langue qui s'élance de la côte. — Entre ces deux points gît Naples dans son golfe à longs replis, enserré et formé dans le grand golfe que je viens de tracer. — Mais je me dirige vers Pompéi, depuis mon point de départ ; puissé-je vous faire suivre le chemin qui y conduit et vous initier un peu à tout ce qu'il offre de suave et de grandiose. — Nous sortons de Naples par la porte Portici ; la voie ferrée s'étend le long du golfe jusqu'à Castellamare (Stabia) ; sans aller aussi loin, nous serons en une heure à Pompéi. — Rien de plus romantique que cette voie ferrée qui se déroule le long de la mer ; presque toujours suspendue au-dessus des flots et soutenue par de hauts remblais formés de blocs énormes, de laves grises, rouges, jaunes, que baignent les eaux où elles sont allées s'éteindre plusieurs centaines d'années auparavant. C'est, je l'ai dit, le 18 octobre — un orage affreux, accompagné de secousses souterraines, a, pendant la nuit, épuré et rafraîchi l'air ; le ciel est violet et le soleil darde des rayons ardents. A notre droite est la mer légèrement ridée par la brise du matin ; l'écumé d'argent s'attache au sable gris des bords ; les bateaux de pêcheurs rament en chantant vers Naples qui se déroule dans le lointain au fond du golfe, et plus loin encore des voiles blanches comme des mouettes, fendent les flots bleus d'un vol rapide. Nous sommes au pied du Vésuve ! Cône tronqué à son extrémité, il s'élève seul au milieu de la plaine ; avec un mont aussi haut que lui, le mont Somme, ou plutôt il a deux pointes, l'une volcanique percée de plusieurs cratères, l'autre qui n'a jamais vomi de flammes, est couverte de vertes forêts. La sommité volcanique est à trois lieues de Naples : nous passons sur

ses derniers gradins ; au-dessus de nous , à notre gauche , voilà l'Ermitage qu'on atteint en deux heures à travers le vignoble où croît le lacryma-christi. — Le sommet est entouré de fumée , dont une colonne s'élève d'abord droite pour se replier ensuite comme la queue d'une comète. Le Vésuve peut avoir dix lieues de circonférence , 18 villages sont groupés autour de lui. Depuis 1850 , l'ancien cratère est éteint , et deux autres cratères se sont ouverts du côté de Pompéi. — Mais revenons à notre course. Le premier village après Naples est Portici. C'en est comme le faubourg , relié à la grande cité par une foule de maisons de campagne. Le convoi s'arrête , nous sommes à Portici , tout au pied du volcan : c'est une ville , mais à l'aspect peu citadin : — de petites maisons en laves sont entassées au bord de la mer ; les toits en sont plats , couverts aussi en laves , on dirait des cavernes creusées dans les scories du Vésuve. Les habitants de Portici sont pêcheurs ; leurs nacelles nonchalamment couchées sur le flanc , forment avec les hommes basanés des groupes pittoresques , et l'on montre au port la maison de Masaniello. Qui de nous , par un beau jour comme celui de notre course , n'aurait fredonné tout bas cette mélodie de la *Muette* : « Amis , la matinée est belle , » etc. A Portici , on ne s'étonne pas qu'un hardi lazzaron ait pu s'opposer au roi ; la ville est bien située , son port pourrait s'agrandir , et là-bas dort nonchalamment la capitale qu'on mesure d'ici dans tous ses détails , foulée sous les baïonnettes du tyran. — Nous partons. Voici le château royal — mais qu'est-il pour nous ? — nous allons à Pompéi. Mais arrêtons-nous ici par la pensée , tandis que la vapeur nous emporte. Nous aussi foulons quelque chose sous nos pieds — nous foulons l'histoire — les terres romaines — nous foulons des villes englouties , Herculaneum surtout. Cette ville , dont l'emplacement est occupé par Portici et Resina , n'est que d'un médiocre intérêt , car nous allons voir Pompéi. Herculaneum , située au pied même du volcan , a été toute couverte par les laves , à 60 pieds de hauteur. On y descend avec peine avec des flambeaux — dans ces souterrains profonds , jadis à la surface du sol — lieux jadis

riants, bocages, temples, théâtres — maintenant mine souterraine, où l'on creuse comme ailleurs le fer et l'argent, — ici les temples et les amphithéâtres, les camées et les chefs-d'œuvre de l'art statuaire. — Mais allons à Pompéi — car là l'antiquité se retrouve sans altération aucune; une comparaison entre les deux villes nous donnera une idée d'Herculaneum. Toujours longeant le bord de la mer, nous voici à Torre del Greco, ville dont l'origine remonte à une colonie grecque : elle est au pied même du Vésuve qui la surplombe, et l'endroit habité le plus exposé aux torrents de laves qui y arrivent par une vallée ou couloir. Néanmoins, ô insouciance humaine, la lave récente a été recouverte, le pampre s'entrelace au tronc de l'olivier, le peuple rit, chante et danse, comme si aucun danger ne le menaçait, il ne songe pas plus aux cités ensevelies au-dessous de lui, qu'au volcan dressé derrière lui et lui prédisant le même sort !

Entre le feu et la mer, Torre del Greco dort aussi voluptueusement au soleil avec ses maisons en laves et en scories que Capri ou Ischia, qui n'ont rien à craindre de l'élément destructeur. — Nous continuons à voler sur les ailes de la vapeur entre le pied du volcan et la grève couverte de nacelles et de cabanes, jusqu'à Torre della Nunziata, à 2 lieues du bourg précédent ; c'est un bourg admirablement situé, qui, réuni à 2 villages, forme une population de 24,000 âmes. Quittons la voie ferrée et le bord de la mer pour entrer à l'intérieur des terres, monter les premiers gradins du Vésuve autour duquel s'échelonnait l'ancienne Pompeïa. Dans un quart d'heure nous aurons monté jusqu'aux premières maisons de la ville exhumée. Avant d'y être, quelques détails historiques.

HISTOIRE.

Pompeïa, colonie romaine, ville de Campanie et port renommé, fut engloutie en 79 après J.-C. par l'éruption du Vésuve, avec les villes d'Herculaneum, Péglara, Pamira et Stabiæ. Pline le jeune, qui raconte cette catastrophe, l'ob-

serva depuis le cap Misène, c'est-à-dire vis-à-vis, en droite ligne, à huit lieues de distance.— Les éruptions subséquentes ne peuvent donner qu'une faible idée de cette première manifestation d'un feu souterrain. En 63 avant J.-C. un tremblement de terre avait sévi avec fureur dans ces parages, signe évident des temps prédit par J.-C. comme avant-coureur de la ruine des Juifs. Titus était alors empereur. Peu auparavant il avait conquis Jérusalem, la ville sainte, et son règne glorieux et doux à la fois mettait le comble à la gloire et à l'éclat de l'empire romain. Le luxe et la richesse étaient inouïs dans cet empire; nous allons en juger à Pompéi. Cette cité, qui s'étendait à la mer, tandis que maintenant elle paraît en être à 7 lieues (tout le reste étant encore couvert), avait 40,000 habitants; elle était un lieu de plaisir des Romains, comme tout le golfe de Naples. Auparavant déjà elle avait joué un rôle dans les guerres de Campanie; Scylla l'avait attaquée sans la prendre; des remparts en blocs énormes de pierres avaient affronté sa fortune. Tacite nous dit qu'à l'amphithéâtre de Pompéi, où se rendaient les habitants des villes voisines et qui pouvait contenir 20,000 personnes, les Pompéiens eurent une rixe sanglante avec les habitants de Nuceria (aujourd'hui Nocera), d'où l'on va en vingt minutes par voie ferrée, ville située sur la route de Salerne. En tout cas Pompéi, avant sa destruction, était un grand centre, et tout prouve que la catastrophe qui la couvrit fut subite: ses restes vont nous en convaincre! Je laisse l'histoire ancienne; je reviens à une description, ceux qui voudront du romantique en trouveront dans Bulwer, *Les derniers jours de Pompéi*.

Je monte lentement les champs qui mènent aux ruines, m'arrêtant à chaque pas, car mes rêves m'écrasent pour ainsi dire et mon enthousiasme fébrile me coupe la respiration. Si je tourne le dos, je plonge du regard sur tout le golfe de Naples.— Je vois la ville colossale ondoyée d'un brouillard dia-phane qui monte de la mer— à ma droite se prolonge le promontoire, et Sorrente, la gentille, se mire avec ses orangers dans les flots bleus le long desquels elle se déroule. Devant

moi est ce volcan, ce dévastateur, qui a couvert les richesses d'une partie du monde romain, dont je foule les cendres, il lance avec orgueil sa fumée et s'apprête peut-être à foudroyer les débris qui lui sont arrachés, tandis que le monde civilisé vient contempler avec délices le monde ancien exhumé et renaissant comme un phénix. — Tout près est Pompéi ; je vais y entrer. Quel beau jour pour moi ! Quelles pures jouissances ! Un guide est nécessaire ; gardien des trésors de tout genre dont beaucoup sont restés sur place, il s'approche avec le geste fier du soldat napolitain. N'importe ; il suivra et son bavardage se perdra dans le silence des tombeaux : mieux vaut pour moi un parent et ami établi à Naples, que des visites sur les lieux et une connaissance approfondie de l'antiquité ont familiarisé avec Pompéi.

Nous y voici enfin ! Mais hélas, pourquoi faut-il que chaque jouissance ait son revers ! Je m'abandonne à mes rêveries : ô malheur, un philologue allemand entre en même temps que nous ! A-t-il lu sur nos traits quelque chose de classique, est-ce mon mauvais génie, à moi, ennemi de cette gent philologique, tudesque et pédantesque, il s'attache à nos pas, il a tout lu — Tacite, Pline, Winkelmann — il sait tout, il cite tout. — Plus qu'Anglais, il porte avec lui guides, commentaires, plans et cartes ; il tient tout, il a deviné tout, il veut tout empocher — tout est délicieux, tout est merveilleux, tout est classique — quoi donc, tout est romain. O philologue de Weimar ou de Rostock, qu'il m'en coûte aujourd'hui de te pardonner ton importun caquet et tes profondes dissertations. Mais, ô bonheur, il s'arrête dans un champ au pied des murs — échappons-lui ! Une plante a attiré son attention, je l'ai bien dit, il veut tout tenir. Ma femme le questionne, quelle est cette plante à fleurs blanches dont les champs sont couverts à perte de vue ? C'est de la pomme de terre, dit-il gravement. Le guide rit : pauvre allemand, c'est du coton, tu n'en as jamais vu ; il y a bien d'autres choses ; et pourtant tu ne doutes de rien. — Ainsi, me disais-je, les générations actuelles avec leurs ridicules, s'agitent sur les ruines du gigantesque passé : ainsi elles fou-

lent les tombes et se croient éternelles. Ainsi périssent les ouvrages des hommes, ainsi s'éclipsent les empires et les nations.

Ce n'est qu'en 1748, que Pompéi qui me faisait faire toutes ces réflexions, fut retrouvée. Un vigneron, bêchant sa vigne un peu plus profondément que ne le font d'ordinaire les voluptueux Napolitains, vit surgir comme par enchantement un trépied et un Priape ; sans les données historiques sur l'existence de Pompéi, il est probable que, dans un pays jonché de souvenirs antiques, cette trouvaille n'eût amené nulle investigation ultérieure. Quoiqu'il en soit, deux ans plus tard, le roi Charles de Bourbon fit commencer des fouilles régulières ; elles n'ont guère été suivies cependant que depuis 1799, grâce au marquis de Russo, directeur des arts au ministère royal, et à l'architecte Borucci. — Aujourd'hui le roi Ferdinand, possesseur de tout le terrain, fait annuellement avancer l'exhumation, pour laquelle est allouée par an une somme de 25,000 fr. Grâce à ces travaux, la moitié de la ville gît là au grand jour et rien ne serait plus facile que de la déterrer entièrement. Diverses considérations, m'a-t-on dit, en empêchent. Les frais d'abord, supputés à 3 millions — puis l'abondance de richesses dont les musées regorgent. Un Napolitain m'assurait qu'il faudrait bâtir une ville pour déménager Pompéi. Nous allons voir ce qui en reste sur place et ce qui a été transporté au Musée Bourbon à Naples où il faudra nous suivre aussi.

Encore un mot indispensable. On parle peu de Herculanum, beaucoup de Pompéi : voici pourquoi. Ainsi que je l'ai dit, la première ville a été saisie par le courant de lave enflammée — celle-ci, d'une dureté excessive, résiste aux outils les mieux trempés. Tout fait corps avec elle et se brise comme elle — rien ne peut en être retiré que les objets d'airain ou de fer, et ce qui a passé les siècles dans des cavités où l'élément enflammé n'a pu pénétrer; si l'on ajoute à tout cela la grande profondeur de cette infortunée cité, on comprendra la préférence. Quant à Pompeïa, elle n'a été couverte que par une pluie de feu et de cendres rougies, rien n'a été pétrifié, mais

tout consumé et étouffé. De plus, la ville avec son pavé n'est point à plus de 20 pieds au-dessous du sol qui la recouvre. Il en résulte d'abord que peu de matériaux sont à déblayer — et puis, surtout (ce qui est de la dernière importance), que les cendres mêlées de pierres, semblables à peu près à du gravier mêlé de sables, se détachent sans efforts des murs, des mosaïques, des statues. Quel étonnement, quelle admiration dut remplir l'âme de celui qui, le premier, déblayant un pan de mur, le vit paraître peu à peu couvert de fresques de près de 2,000 ans, aussi belles, aussi intactes, à coloris aussi vifs que celles que le pinceau vient de tracer ! Et quel avantage inappréciable de trouver tout, même les objets les plus fragiles, en parfait état de conservation ! — Il y a là une merveille de la nature ; un attrait irrésistible pour l'expert habitué à étudier l'antiquité dans les détails clair-semés dans les auteurs classiques. — Pour nous, la vie des peuples du I^{er} siècle était venue se dévoiler tout entière ; jetons un coup d'œil sur la vie domestique des conquérants du monde, sur le développement des arts mécaniques et libéraux à l'époque de leur plus grande puissance.

Entrons donc, après tant de réflexions faites à la porte de ce lieu vénérable. Voilà les habitations de 20,000 âmes ; les rues sont à découvert, longues et étroites, elles ont toutes leur ancien nom ; rue de la Justice, rue de l'Abondance, rue du Théâtre, rue Domitienne, rue des Tombeaux, rue de Mercure, rue de Vesta ; sur les dalles dont elles sont pavées, se remarquent les ornières tracées par les voitures, où sans doute comme aujourd'hui, dans les villes modernes, la vaniteuse élégance se promenait dans le *farniente* et le mépris du pauvre plébéien. De chaque côté sont des trottoirs et des canaux qu'on passait sur de petits ponts laissant écouler les eaux pluviales et passer un ruisseau qui traverse la ville dans un aqueduc romain. Ces rues sont en général étroites, les anciens les croyaient plus salubres, parce que l'action du soleil s'y faisait moins sentir. Telles sont aussi celles de la vieille Rome ; elles sont d'ailleurs bien alignées — jusqu'ici une vingtaine sont déblayées ; toutes sont pavées, chaque carrefour a sa fontaine et son autel aux dieux lares. — Ah, en jetant sur tout

cela un coup d'œil général, on est, je vous assure, saisi de stupeur, on ne sait comment trouver des paroles. Voilà des colonnades, des portiques, des maisons — mais rien que silence, l'homme a disparu, toute la ville n'est qu'un sépulcre. — Les maisons, sauf celle de Diomède, n'ont que deux étages, dont le supérieur est à peu près à fleur de terre ; la plupart sont surmontées d'une terrasse ornée d'un pavillon ; les murs sont en tuf recouvert de plâtre, peints de fresque — les parquets en mosaïques dont une foule admirables — les fenêtres encore garnies en verre épais et opaque : nulle part la toiture n'a été refaite, que lorsque cela était nécessaire pour la conservation. J'ai toutefois apporté une illusion que j'ai dû laisser à Pompeïa, et que vous partagerez sans doute aussi. J'y ai cherché de splendides palais, des maisons grandioses, sans exception, d'immenses places publiques — et j'y ai tout trouvé petit.

Ainsi l'imagination est un miroir, mais un de ces miroirs qui grossit tout. Ceci s'explique. Les Romains, si prodigues et si luxurieux, étaient simples pourtant dans bien des choses. La vie privée était modeste, comparée à notre époque qui renchérit sur tout ; où était encore quelque rigidité romaine, le luxe fuyait et tout était employé à orner les édifices publics. Comme dans le moyen âge qui nous a laissé les admirables chefs-d'œuvre d'architecture religieuse et civile, le Romain se croyait toujours assez bien logé, pourvu que les temples des dieux et les autres édifices publics fussent somptueux et riches. Ainsi l'on a déterré déjà, dans cette colonie romaine de troisième ordre, huit temples, un forum, une basilique, des thermes, deux théâtres et un colossal amphithéâtre. — A l'intérieur des maisons riches, se voit toutefois le luxe. Bijoux en or et argent, pierres précieuses, raffinement de toutes les commodités de la vie — rien n'y manque. Une autre réflexion (c'est à n'en pas finir comme elles se pressent dans l'âme) — s'offre à celui qui visite Pompéi : c'est la profusion des œuvres d'art ; le goût du beau avait pénétré dans les masses, le vrai luxe était celui des statues et des chefs-d'œuvre, et tout, même les ustensiles de la vie ordinaire, porte ce cachet. Aucune niche, au-

cun vestibule n'est sans statues, aucun pan de mur sans peinture.

Enfin, pénétrons dans une de ces maisons, toutes construites sur le même plan, le protycum, portique extérieur — le vestibulum, entrée — l'atrium, cour — le perystilium, portique intérieur — les cubicula, chambres à coucher — le gynécée — le trinaclium, salle à manger — le sacrarium, chapelle domestique — et le lararium, niche où brûlait la lampe des dieux lares — beaucoup ont en outre bains, bibliothèque. Sur tous les murs se lisent des inscriptions faites dans le ciment, à l'aide d'un stylet, toutes aussi lisibles que si elles dataient d'hier. Nous en trouverons tout à l'heure de curieuses.

En montant depuis le débarcadère du chemin à travers les champs de coton, un sentier mène droit dans une rue de la ville. J'entrai à droite d'une des maisons. C'est l'habitation d'un sculpteur. Sous le portique extérieur était sa boutique semblable à une foule d'autres. Pompéi devait être très commerçant ; les plains-pieds des maisons sont en grande partie occupés par des boutiques ; une affiche de loyer trouvée dans la maison de Julia, fille de Spurius, offrait pour cinq ans la location de ses biens, consistant en un bain et 900 boutiques ! Voici venir une autre maison plébéienne, l'intérieur n'a rien de distingué, c'est l'habitation du marchand de vin. Modeste, est le nom du propriétaire. Dans le mur qui supportait les fenêtres, et derrière lequel il était assis, attendant les chalands, sont des niches qu'il a devant lui où sont placées encore 5 à 6 amphores colossales qui renfermaient son vin. Tout auprès sont les vases plus petits qui servaient de mesure. La réalité est tellement frappante que, dévoré de soif, j'eusse volontiers attendu cet illustre Modeste pour acheter une chopine de généreux Falerne dont Horace était si fin connaisseur. Hélas, le marchand de vin de Pompéi a dès longtemps subi le sort de tous ses semblables. Les cruches, dont il a peut-être savouré trop souvent le contenu, sont là encore, mais le vin est allé où va toute chose. J'allais oublier l'enseigne de cette antique guinguette — elle parle en faveur de la consciencieuse moralité de

son propriétaire — c'est Ulysse le Sage, repoussant non le Falerne, mais les perfides breuvages de Circé ; pourquoi toutes nos auberges n'ont-elles pas, peinte sur leurs portes, une aussi parlante allégorie ! Voici la boutique d'un marchand d'huile — les amphores sont là aussi — mais rien ne les remplit que la pluie du ciel. — Voici venir un temple, en suivant la rue ; c'est celui de la Justice : tout y est pêle-mêle, colonnes ioniques et corinthiennes — statues, peintures — c'est l'un des moins intéressants ; la mosaïque est dégradée, les pièces qui la composaient roulent sous nos pieds, petits carrés blancs ou noirs — l'Allemand en a chargé ses poches qui cèdent sous le poids ! Une tête colossale de Jupiter y a été trouvée. Quel dommage, pense notre professeur—je l'eusse emportée volontiers !

Au temple de la Justice succède le séjour de ses victimes — la prison. Edifice fortement construit, à grand nombre de compartiments, elle inspire la pitié. Le long des murailles sont des bancs en pierre, lieu de repos des prisonniers : des chaînes avec des anneaux pour serrer leurs pieds y sont fixées encore ; des squelettes y furent trouvés, l'os de la jambe encore retenu de ces terribles entraves. Ce dût être une mort pleine d'angoisses que celle de ces malheureux — la catastrophe a englouti bourreaux et victimes ; des inscriptions illisibles, sans doute imprécations et malédic peace, sont tracées aux parois ; peut-être aussi vers d'un malheureux poète condamné. — Quittons ce lieu de désolation. Voici un carrefour, entrons dans une autre rue, qui se déroule longue et interminable et dont quelques maisons portent encore les nos d'ordre. D'un de ces édifices s'élève de la fumée ; ce n'est point un ancien Pompeïen cuisant son pransum — cette maison couverte d'un toit, convertie en habitation moderne, est le domicile de quelques-uns des gardiens de la ville antique et de ses trésors ; ils sont là dans le vestibulum, fumant leur pipe et jouant aux dés, sans songer aux lieux que la munificence royale leur a assignés comme demeure, ni à la catastrophe dont ils ont été témoins. Il est du reste sévèrement défendu à d'autres qu'aux gardiens, de moderniser les intéressantes ruines pour y former des habi-

tations. Non loin de là, je suis mon guide dans une maison de peu d'apparence, quoique décente et bien distribuée, c'est celle d'un boulanger. Devant la maison est l'ancien étalage de l'artisan — au moment où le surprit la catastrophe, il était là tendant le pain à ses pratiques, attendant que celui dont était rempli son four fut cuit. — Son squelette a été trouvé là ; son pain était au four encore, calciné et noir, mais aux morceaux que j'en ai vus au Musée Bourbon, on dirait un pain qui vient d'être brûlé dans un potager trop ardent ; il est compacte, les pores s'y voient encore — il est en tout semblable au nôtre. Le four ne diffère guère du nôtre que par ses dimensions — ou plutôt les fours, car il y en a plusieurs les uns à côté des autres, longs de trois pieds, hauts d'un pied ; tous les ustensiles en métal ont été retrouvés : pelle à pain, balance en bronze, avec ses poids ayant la forme d'un Mercure, monnaie dans un tiroir. — Dans l'arrière-boutique sont les moulins dont j'ai apporté ici un dessin. Caton vante l'habileté des meuniers de Pompéi ; peut-être leur état présentait-il, comme encore aujourd'hui, les dangers de celui des péagers chez le peuple juif. Les lourdes meules étaient tournées à bras par les esclaves : Plaute et Térence y avaient été condamnés pendant leur esclavage. — A Naples j'ai vu dans certaines rues des moulins à bras, mais ayant une roue verticale, assez semblables aux machines dont on se sert chez nous pour vanner le blé.

Le temple de Vénus, dans la rue de ce nom, devait être d'une grande magnificence, quoique dans une rue et peu dégagé par derrière. Le portique a quarante-huit colonnes d'ordre corinthien en marbre blanc ; quelques-unes sont encore intactes ; dans la sacristie, on a trouvé une foule d'instruments du culte, des ornements des prêtres, des anneaux d'or du plus fin travail, des vêtements servant aussi au culte, des monnaies, qui du reste sont partout semées avec profusion. — Voici, en sortant sur le devant de ce temple de la déesse de la beauté, le *Forum* proprement dit. On sait que les Romains appelaient *forum* toute place publique : le mot de *forum*, sans autre épithète, désigne la grande place où se tenaient les assemblées du

peuple. Ainsi, à Rome même, j'ai vu plusieurs *forum*, entre autres celui dit Trajanum (de la colonne de ce nom, qui en est la merveille), — le grand *forum*, entre le Capitole et le Colisée, et le *forum* Romanum, celui par excellence. — A Pompéi, nous en trouvons également plusieurs. Celui où vous me suivez maintenant, était la grande place. Combien de fois cet endroit ne fut-il pas le théâtre de discussions orageuses, le témoin d'assemblées armées, soit pour défendre les remparts menacés, soit pour voler aux conquêtes. Que de discours, que d'exploits, que d'actions nobles et sans doute aussi séditieuses et criminelles il a vues pendant de longues années ! C'est une grande place allongée, mais vide maintenant. Elle était ceinte de portiques en travestin, sorte de calcaire dont est bâtie l'ancienne Rome : les entre-colonnements étaient occupés par une foule de statues des plus illustres personnages. A l'autre extrémité du *Forum*, vis-à-vis du temple de Vénus, est celui de Jupiter. Qu'il devait être imposant ce *forum* tout entouré de temples et quelle vie devait animer ces enceintes sacrées : je vois ces processions dépeintes par Virgile ; on promène les victimes parées déjà de bandelettes et couvertes de fleurs, les prêtres suivent gravement, la hache à la main, le front ceint du laurier sacré ; c'est la fête de la victoire ; le peuple va célébrer un triomphe. — Suivons la procession ; elle entre dans le temple de Romulus, qui s'ouvre sur cette même place, c'est celui du Demi-Dieu, fondateur de la mère-patrie ; il est justement vénéré ici ; en avant du temple se lit cette dédicace : « Romulus, fils de Mars, fonda Rome qu'il gouverna pendant » 40 ans. Après avoir tué le roi Acron de Cerina et dédié ses » armes à Jupiter Feretrius, il fut reçu parmi les Dieux et » appelé Quirinus. »

Etonnante profusion de temples ! Qu'il eût été grand ce peuple romain si son cœur qui battait pour toutes les divinités impures et impuissantes dont la fable peupla l'Olympe, avait battu pour le seul et vrai Dieu, le créateur et le rédempteur du monde. Avançons quelques pas, mais que vois-je ? encore un temple, mais plus grand, plus rempli, plus somptueux en-

core malgré ses ruines, c'est le Panthéon ! Passons ici, sans nous arrêter ; voyez cet hémicycle ouvert sur le *forum* et pourvu de niches et de sièges, c'est la Curia, palais de justice. Justice et vénalité tout a disparu — mais non, voici un témoin des temps passés — si sa voix ne parle plus, son écriture est restée — approchons du mur ; une inscription gravée dans le stuc. « *Quod pretium legi,* » à quel prix la justice ? Quelle sanglante ironie dans le sanctuaire même des lois. L'auteur était-il un plaideur mécontent, fut-il lésé dans ses droits ? N'importe, les hommes sont toujours les mêmes ! mais le Panthéon ! Voici, il a été découvert en 1821, c'est le temple le mieux conservé. Entrons-y. Quelle place vide, 6 à 8 pieds de large sur 540 de long, et à ciel ouvert. Au milieu est un autel pour les sacrifices. Voilà l'anneau où s'attachait la victime par les cornes ; la pierre à sacrifice porte les traces des coups ; elle est en marbre blanc, crénelée pour laisser couler le sang : un trou y est percé, pour lui donner passage dans un petit aqueduc sous l'autel. — Autour de celui-ci sont douze piédestaux en marbre aussi, supportant des statues des 12 Dieux de l'Olympe. Sur les côtés de cette enceinte sont des chambres en grand nombre ; habitations des prêtres, sacristies, chapelles, remises pour les victimes ; on y remarque une tribune, un *aediculum*, une niche avec un autel — sur lequel gisaient plus de mille pièces d'argent et de bronze — un podium ou balcon. — Tous les murs sont ornés de peintures, dont plusieurs fraîches encore, et à couleurs vives, représentent des sacrifices, — mais laissons ces temples ; hâtons-nous, il y a bien à voir encore.

Voici une autre rue longue aussi, c'est celle de l'Abondance ; j'y compte 36 maisons de chaque côté. Visitons quelques édifices privés. C'est d'abord la maison dite du Sanglier — une mosaïque représente cet animal, de grandeur naturelle, aux prises avec plusieurs chiens de diverses couleurs. Un chien roux, frappé du boutoir, tombe à la renverse, les entrailles baillantes. — Les autres grondent sourdement autour de l'ennemi redoutable. Voici une fontaine, ses têtes de lion lançaient par leurs naseaux des flots rafraîchissants. Ici remarquez l'auberge d'Albinus ; voici des roues de voitures, hautes

comme celles des Napolitains modernes, — des squelettes de chevaux surpris par les feux du Vésuve dans leur écurie. Dans la salle d'auberge, un fourneau, des tablettes de marbre où se marquaient peut-être les noms de ceux qui buvaient à crédit, un buffet à liqueur ; c'est tout comme aujourd'hui. Vienennent les maisons d'un maréchal-ferrant, d'un maître de danse, d'un pharmacien, d'un poète dramatique. A l'entrée de celle-ci était la célèbre mosaïque du chien, transportée au Musée Bourbon ; un chien blanc, retenu par sa chaîne, aboie celui qui entre dans la maison ; il dresse les oreilles et la queue; prends garde, visiteur, lis l'inscription : « *cave canem.* » La chambre d'étude du poète est décorée de bons fresques, — la bibliothèque a fourni des dessins de paysages et des rouleaux de papyrus réduits en poussière ; le lararium, une statuette de Bacchus.

Dans la maison d'un chirurgien se trouvaient des instruments divers transportés au Musée Bourbon ; entre autres un forceps à vis. — La maison des danseuses a conservé son air de fête, par la variété, la grâce et la volupté des figures peintes.

Si votre patience n'est pas à bout, ou si votre esprit ne déborde pas de réflexions sur tout ce qu'ont vu vos yeux, passons dans la rue du Théâtre ; là vous attendent de nouvelles surprises.

C'est d'abord un forum triangulaire, découvert au commencement du siècle, entouré de trois portiques supportés par 100 colonnes doriques ; on y a trouvé des squelettes portant des objets relatifs au culte d'Isis. Le temple de cette déesse est au bout de cette place ; vous voyez là à droite les initiations, les mystères et les pratiques sacerdotales du culte égyptien. Des bas-reliefs et des fresques les rappellent. Dans ces niches mystérieuses on a trouvé des statues ; là des vases, des lampes, des ustensiles et autres objets de culte, — puis tous les instruments de la vie domestique, couteaux, salières, des aliments, des plats, du pain, du vin ; les restes d'un repas et des squelettes alentour. Effrayante peinture de la vie, d'autant

plus effrayante qu'elle est réelle et non un fruit de l'imagination. Ils mangeaient et buvaient ; soudain les entrailles de la terre s'ouvrent, le feu du ciel consume tout. Ni Sodome et Gomhorre, ni le festin de Balthazar n'offrent d'aussi tragiques épisodes. Voici, nous dit le guide, une école : vaste local où les jeunes Romains apprenaient Horace et Virgile. En effet, leurs stylets ont gravé des vers classiques à la muraille. Ce n'était point une école primaire, mais bien une sorte d'académie à portiques et colonnes : au milieu est la chaire du professeur, élevée sur plusieurs gradins. L'Allemand se croit chez lui ; il prend gravement place et d'une voix pathétique récite cet ode d'Horace dont ces lieux ont probablement retenti, il y a 18 siècles et demi. « *Delicta majorum immeritus lues — Romane, donec templa refeceris — Aedesque labentes Deorum.* » Prophétie littéralement accomplie sur les lieux que nous foulons, où des chèvres paissent sur ces colonnes renversées, sous lesquelles les rhéteurs parlaient à la jeunesse de la gloire des ancêtres. — Voici le Théâtre tragique, séparé de l'Odéon ou Théâtre comique par une place, Quartier des soldats. Le Théâtre tragique est un bel édifice en tuf et en marbre de Paros, bâti, selon l'inscription, aux frais de Marcus Rufus et de Celer, pour l'embellissement de la colonie. Il est disposé en gradins ; les premières étaient pour les décurions, les prêtres du temple d'Auguste et les riches privilégiés ; il y a donc eu toujours des aristocraties militaires, ecclésiastiques et de la fortune ! les deuxièmes pour les citoyens et les militaires ; les troisièmes pour le peuple et les femmes. Un billet d'entrée à une tragédie d'Eschyle, conservé au Musée Bourbon, prouve que le prix des places était fort minime ; c'est une coquille dans laquelle est incrusté le nom de la pièce qui doit se jouer, et le prix de la place : c'était la carte d'entrée.

Passons le Quartier des soldats pour aller vis-à-vis, au Théâtre comique. Ce quartier a fourni au Musée Bourbon une foule de curiosités, armes, casques, armures de toute espèce ; squelettes de soldats trouvés à leur poste ; ils paraissent avoir été atteints instantanément par la catastrophe, au moment où

ils couraient jeter l'alarme ; une épigramme séditieuse se lit sur l'une des colonnes de ce quartier : « Canidia Nero » c'est-à-dire « empoisonneur. » Ainsi les crimes des monarques sont l'objet des entretiens, et souvent de l'exécration des sujets, et les soldats du plus cruel des tyrans, à plus de 100 lieues de sa capitale, dans une ville de province, gravent sur les murs des corps-de-garde le souvenir de ses forfaits. N'est-ce pas toujours la vie prise sur le fait ? Oui, ces simples inscriptions sont riches d'actualité et d'une haute portée. — Ce Forum Nundinarius ou Quartier des soldats, est orné au centre d'une fontaine, et sur les côtés de portiques à colonnes doriques recouvertes de stuc et peintes en jaune et noir. — Le Théâtre comique, moins grand que l'autre, est mieux conservé ; on y montre des masques ; il servait aux concours poétiques dont les prix étaient des trépieds, transportés à Naples, et parmi lesquels de très beaux en bronze avec figures de lion, de sphinx, d'aigles, de chiens, et bas-reliefs représentant des scènes mythologiques.

Mais l'heure avance, et plusieurs édifices sont encore là, même le plus intéressant ; pardonnez à ma fureur de tout voir, pressons le pas. — Nous voici arrivés à la maison dite du Faune, l'une des plus riches ; elle est ainsi nommée d'une ravissante petite statue en bronze trouvée en 1830, en présence du fils de Goethe. On y a trouvé une quantité d'objets précieux : bagues, boucles d'oreilles, bracelets d'or massif, le tout travaillé avec un art et une perfection dont ne rougirait pas notre siècle. Rien ne m'a frappé comme une gemme en onyx très dur, grande comme nos pièces de 5 cent., dans laquelle est sculptée la mort d'Ajax, groupe de six figures produisant de magnifiques effets de lumière et d'ombre, et qui, vu à la loupe, est d'une finesse et d'une beauté de dessin irréprochable. Une des salles du Musée Bourbon contient un grand nombre de ces pièces hors de prix. Dans les réduits de cette maison gisaient des instruments aratoires, dans les caves de grandes amphores. Dans une des chambres de plain-pied est la plus belle des mosaïques antiques, celle d'Alexandre. Parquet de 20 pieds car-

rés, à grand nombre de figures, il représente une des batailles du grand roi de Macédoine : tout y est beau, la disposition, l'expression, tout donne une haute idée de l'art antique. Ce chef-d'œuvre seul mérite un travail à part. — A côté de cette maison est un temple de la Fortune, élevé, d'après le fronton, par un membre de la famille de Cicéron. Nous ne faisons que passer devant la maison d'Iphygénie, fouillée en 1814, qui a produit un Apollon de bronze et deux des plus belles peintures de l'antiquité. — Devant celle de Lucretius découverte en 1847, particulièrement intéressante comme étant la seule où tout a été laissé en place. Là j'ai compris la profusion d'ouvrages d'art, chez les Romains riches ; car les statues s'y comptent à peine ! Deux auberges se suivent, l'une de Julius Polybius avec la plus belle cave de Pompéi, l'autre l'auberge des campagnards, remplie de harnais de chevaux, d'ustensiles, de bijoux, de squelettes, dont quelques-uns se tenaient embrassés. — Je n'ai encore rien dit des bains, en voici l'occasion, car cette porte mène dans les Bains publics.

Cet établissement, déblayé en 1824, donne un aperçu du luxe, de la commodité, des soins hygiéniques chez les anciens. On y a trouvé plus de 1300 lampes en terre cuite. Trois salles se suivent, grandes, voûtées, pavées de belles mosaïques bien conservées. La première salle servait à se déshabiller. — Des sièges de marbre sont le long des parois ; quelques clous en bronze rouillés servaient à suspendre les habillements. Là est un bassin rond, creusé dans le pavé, destiné au bain froid (frigidarium) ; les bouches à eau en airain sont encore intactes ; de là on passe à la salle tiède (tepidarium), puis dans une troisième salle, l'étuve, où se prenait le bain chaud (baptisterium). Cette salle est particulièrement élégante, la baignoire, espèce de caisse en marbre assez haute et large pour y nager, est au fond appuyée au mur. On admire le tuyau de plomb qui y dirigeait l'eau chaude. L'inscription des thermes indique qu'à l'occasion de leur ouverture, il y aura combats d'athlètes, de gladiateurs et chasses d'animaux. — Les maisons dites des Fontaines ont chacune dans le vestibulum une

grotte incrustée de mosaïques et des bassins de fontaines ornés de coquillages. Sur l'un des bassins sont encore quelques statuettes : un pêcheur, un amour en bronze, une statue de femme en marbre.

L'Amphithéâtre, que j'observe dès longtemps, est à peu près au centre de la ville, et situé sur une grande place⁹; il a quelques entrées ou sorties ; il est en gradins avec trente rangées de sièges. Les deux corridors des entrées principales étaient ornés de statues ; ils pouvaient contenir 10,000 personnes. On y a trouvé des squelettes humains et des carcasses de lions. — Prenons la rue Domitienne pour nous diriger du côté du Vésuve ; c'est ici qu'est la maison de l'historien Salluste, autrement appelée maison d'Actéon, d'une de ses fresques. Elle est une des plus élégantes de Pompéi, son atrium passe pour le mieux conservé. On y voit un four semblable aux nôtres, — des meules à moudre le blé. Une boutique communiquait à l'appartement de Salluste, ce qui fait supposer que les riches patriciens ne dédaignaient pas d'exercer le commerce. Cicéron lui-même s'occupait à tirer parti de ses terres. — Cette maison a beaucoup de chambres, toutes décorées avec goût. Dans l'une a été trouvé un beau bronze antique, Hercule et le Cerf. Autour de la maison ont été trouvés des bijoux, monnaies d'argent et d'or — un miroir d'argent et plusieurs squelettes ; les hommes n'ont pas eu le temps de s'échapper.

La maison d'été des Vestales a la forme d'un temple. Elle est ornée de mosaïques et peintures. On lit à l'entrée cet amical salut : « *Salve.* » Elle a renfermé beaucoup de bijoux de femme ; un squelette d'homme et un de chien ; derrière la maison dix squelettes, dont l'un avait 4 anneaux d'or au doigt, et un autre une lanterne de bronze à la main. — L'une des chambres a une fresque bien conservée : des perroquets, des colombes et des petits génies ailés sur un fond d'azur.

Enfin, nous allons sortir ; déjà je n'admire plus guère, tout passe devant mes yeux comme une lanterne magique ; c'est trop de magnificence et de curiosités : la rue des Tombeaux va nous conduire hors de ville. Elle est garnie de trottoirs, bordée

de chaque côté par de hauts mausolées renfermant des familles entières. On y voit aussi des urnes funéraires ; en voici une remplie de ses cendres. Les plus remarquables mausolées sont : le monument élevé par Decimilla, prêtresse de Cérès, à son époux et à son fils, sur un emplacement accordé par le peuple ; le cénotaphe de Quietus, et le tombeau de Scaurus, curieux par ses bas-reliefs avec explications au pinceau.

Tout cela est rempli, ou l'a été du moins avant la translation au Musée Bourbon, de tout ce que la piété pour les morts mettait dans leurs tombes : armes, bijoux, argent, monnaies ; — Voici enfin la porte. Un corps-de-garde y était établi : les guerriers ont été retrouvés ! Chose curieuse, celui qui montait la garde a péri à son poste, son squelette a été retrouvé aussi ; le crâne conservé au Musée Bourbon est encore dans le casque parfaitement intact ; les osselets de la main tiennent encore la hallebarde.

En dehors de la porte se prolongeait un faubourg, dont une seule maison a été déblayée, c'est la plus belle et la plus riche de toutes. Le propriétaire, Diomède, était un grand seigneur ; sa maison est la seule à trois étages. Découverte en 1774 une des premières de Pompéi. L'étage supérieur était au-dessus de terre, il a été détruit. — Le péristyle est orné de fresques ; au lararium on a trouvé une statue de Minerve, un corridor, longeant les chambres, avait vue sur la mer. Celles-ci sont pour la plupart, décorées de peintures à fresques ; dans l'appartement des esclaves était un squelette de chien ; dans le vestiaire, onze flacons ; dans le triclinium d'été, on a trouvé un squelette d'homme ; près de la porte du jardin, contre la mer, étaient deux autres squelettes d'hommes, dont l'un portait une clef et un anneau d'or. — Dans les caves garnies de tonneaux de vin étaient vingt squelettes humains. L'un d'entre eux, celui du propriétaire Diomède, a été facilement reconnaissable à ses bracelets et à son collier d'or massif. Il tenait aussi une lanterne à la main. Sans doute, il a cherché à sauver ses trésors dans les caves, et s'était pour cela muni d'une lanterne ; plus la chaleur suffocante gagnait les caves profondes, plus il avançait ; à la fin, acculé au fond d'un souterrain, il a étouffé ;

on l'a trouvé debout, appuyé au mur, sur lequel ses cendres détrempées par l'humidité et formant comme un moule, ont laissé jusqu'à aujourd'hui l'empreinte de ses chairs calcinées.

— Vis-à-vis de cette maison étaient les tombeaux de la famille Diomède.

Tous ont donc péri, le plébéien à l'anneau de fer au doigt, et le riche paré de ses colliers d'or; hommes et dieux, tout a été englouti. Mais dans ce vaste sépulcre sur lequel je jette un dernier regard, est un enseignement que de telles catastrophes peuvent seules donner. O homme, tu n'es rien que poudre, et tu n'es plus, que les plus chétives œuvres de tes mains subsistent comme pour parler de toi et dire « Ils ont été. — Moi aussi j'ai été, j'ai foulé ces ruines, rien n'y garde mon souvenir ni la trace de mon passage. — En redescendant tristement la colline, je me demande que deviendra cette ville, conquise sur la mort, dérobée au néant qui la tenait déjà. Elle s'agrandira probablement — mais tout autrement que les villes qui couvrent la terre, elle s'agrandit d'édifices de plus de 2000 ans. Bien des souverains ont présidé aux fouilles; l'empereur Joseph II d'Autriche, Alexandre de Russie et Nicolas, le roi de Prusse, le grand-duc de Toscane; plusieurs maisons portent leur nom, et d'autres chercheront encore cet honneur, — mais la ville n'en est et n'en reste pas moins un désert dont la vue serre le cœur. Au moins si toutes les richesses qui s'y trouvaient restaient en place, — si les édifices ne présentaient presque partout le vide! — Mais Pompéi périra bientôt une seconde fois, et ce sera pour ne plus ressusciter. Les murs, les colonnes, les pavés exposés à l'air après dix-huit siècles passés loin de son influence, se décomposeront aussi et tomberont en ruines, et dans un siècle peut-être, n'en restera-t-il que ce qui est exhumé à mesure.

De retour à Naples, suivez-moi encore un instant au Musée Bourbon, complément nécessaire de Pompéi. Ce magnifique Musée, le plus riche du monde en antiquités romaines, a été en grande partie rempli des restes de Pompéi. Une simple énumération suffira pour compléter mon récit. Au rez-de-chaussée et dans les escaliers, les peintures antiques et les

mosaïques de Pompéi ; statues et bas-reliefs de marbre — statues de bronze, 1550 inscriptions, 5,000 terres cuites. Au premier étage, vases peints depuis 4 pieds de haut à 1 pouce; les petits bronzes, objets de toute espèce de ce métal — les médailles, les monnaies, — puis les papyrus, dont les fragments actuellement déroulés et pliés montent à plus de 3,000. Un cabinet, fermé à tout le monde, contient des sujets obscènes de l'art antique. On dirait que les flammes du Vésuve ont voulu épargner les images du vice.

La collection de meubles, ustensiles, instruments de toute espèce, batterie de cuisine, est singulièrement curieuse ; elle fait connaître en quelque sorte tout le matériel de la vie des anciens. Les sièges curules de bronze, armes de tout genre, boucliers, baudriers sont des trophées de la vie civile et militaire ; les trépieds, les autels, les urnes, les coupes, les couteaux, les instruments du culte. Ailleurs ce sont des lampes et lanternes en bronze avec des feuilles de verre, des balances de tout genre avec leurs poids ; plus de 1,500 pièces de verre, fioles de toute espèce : près de 3,000 vases en terre, à peintures du plus grand prix. Plus loin, des fuseaux, des aiguilles, des bobines, des dés à coudre ; des dés à jouer — parmi lesquels il en est de pipés — le fard des dames romaines dans des bouteilles de verre — des instruments de peintre, toutes sortes de couleurs, dont plusieurs inconnues aujourd'hui, assez bien conservées pour être broyées et employées maintenant, puis des bijoux, bagues, colliers, bracelets, anneaux pour les pieds, boucles d'oreilles, cachets, ailleurs des instruments de chirurgie, lancettes, pinces à ôter les dents. — scalpels, — instruments d'accouchement, — fioles d'apothicaire, mortiers, pilons — boîtes pleines encore de pilules — puis des instruments de cuisine, pinces, pelles à feu — grils et rôtissoires — plats, casseroles — broches, sorte de bouilloire pour cuire à la fois 48 œufs à la coque placés chacun dans un trou à part, théières ornées de figures — enfin des aliments préparés, — un plat de châtaignes pelées, calcinées mais intactes et comme sortant du four, des œufs dont la coquille est encore blanche

et solide. — des sigues sèches carbonisées, enfin, dans une fiole à long cou, des olives à l'huile, fraîches encore et vertes, et dont on assure avoir mangé. Les chimistes décideront si l'huile dans un vase hermétiquement fermé peut se conserver dix-huit siècles ; j'ai vu la fiole de mes yeux, je n'en veux pas davantage. J'oubliais enfin une loupe en verre, — preuve évidente que les anciens connaissaient le moyen de grossir les objets par ces instruments. En visitant toutes ces curiosités, une réflexion s'est offerte à mon esprit. Nous envisagions souvent les anciens comme des peuples ignorants de beaucoup des commodités de la vie moderne. — Visitez ce Musée, et vous jugerez tout autrement. — J'ose dire même — vous finirez par croire qu'ils nous sont supérieurs. Une foule d'ustensiles s'offrent à notre vue étonnée dont nous n'avons pas encore d'idée ; tout est admirablement fait pour les aises de la vie, pour épargner la peine ; beaucoup d'ustensiles de cuisine mériteraient d'être introduits chez nous ; une foule de procédés feraient l'enchantement de nos ménagères qui s'empresseraient de les mettre en pratique. — Ainsi, tout est réuni dans ce monde antique mis tout d'un coup sous les yeux du monde moderne ! Pompéi est un grand livre, dont chaque feuille est une page de l'histoire des Romains. — En vérité, une ville oubliée reparaissant tout-à-coup après dix-huit siècles telle qu'aux jours de sa fleur, une ville contemporaine de l'ancienne république romaine, mise tout à coup au rang des villes modernes — une ville aussi séculaire intacte — voilà une merveille que l'imagination aurait à peine enfantée. Rome est bien là, mais elle n'est plus Rome. — Pompéi est toujours Pompéi.

Et si Palmyre, avec ses ruines colossales, si Babylone, si Ninive, si Thèbes inspirent un vif intérêt, que sera-ce de Pompéi ? Ces grandes villes sont mortes d'une longue agonie — les habitants sont morts avec elles, après s'être réduits à peu de chose ; tous les siècles, en est tombé quelques temples, toutes les années quelque colonne ; fouillez ces villes dégradées lentement, ce n'est plus qu'un amas de décombres, il n'y a plus ni forme ni beauté ; il n'y a plus trace de vie, plus

aucun détail de la vie des hommes, plus rien d'humain ni d'intime — c'est un squelette sans ces organes intérieurs qui faisaient sa vie. — Le voyageur admire quelque temps, il mesure l'immensité des débris, puis il s'en va tout pensif; il a gravé dans son esprit une image en gros de ces restes grandioses — c'est tout ce qui lui reste.

Mais toi, ô Pompéi, tu vaux toutes ces ruines ; tu n'en es pas une ; il n'y a de ruiné que la race de tes habitants engloutis avec toi. Ton organisme est bien entier — tes murs sont debout et tes colonnes — tes rues sont intactes — tu vis encore ! Le voyageur ne se contente pas d'un coup d'œil jeté sur ton ensemble ; il voit partout, dans tes détails, une vie passée dès longtemps, et la mort si obscure ailleurs et si muette est ici plus éloquente que la vie. Je t'aime parce que tu as souffert, parce que tu as un aspect si solennel, si calme, si bienveillant — et souvent, retourné au milieu des hommes si fiers du néant — il voudrait les envoyer dans tes murs apprendre la sagesse et se rappeler qu'il faut mourir !

Naples, 18 octobre 1856.

